

Le pillard

Daniel Pigeon

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005

Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pigeon, D. (2005). Le pillard. *Liberté*, 47(3), 64–68.

Le pillard

Daniel Pigeon

*À quoi bon voyager ?
Les montagnes succèdent aux montagnes,
les plaines aux plaines et les déserts aux déserts.
Je n'en aurai jamais fini [...]
Renfermons donc, comme dit l'autre,
un long espoir dans un bref espace.*

JEAN GRENIER

Je suis un filou, un prédateur, un anthropophage.

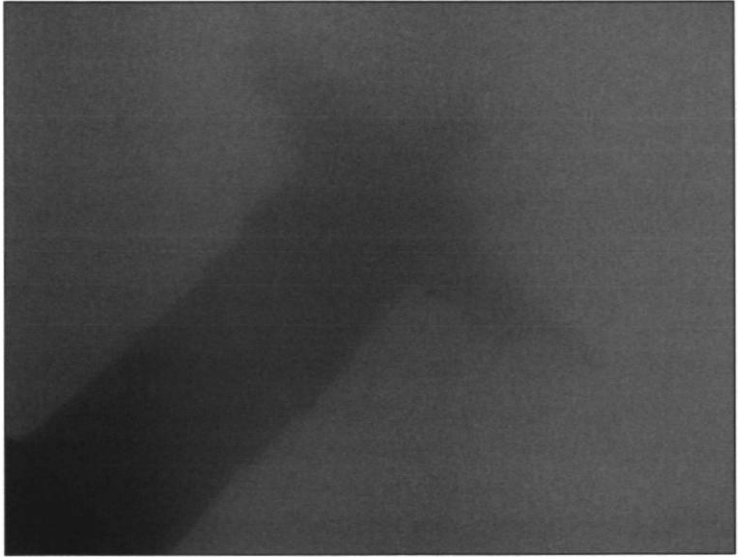
Mon seul but : recréer ce « bref espace », réintégrer ce lieu fragile où l'écriture devient possible, retrouver ce souffle évanescent qui me permet de matérialiser la parole.

ooo

J'ai longtemps cru que ce lieu se trouvait dans l'ailleurs, dans la distance ; là où le langage était occulté par des mots incompréhensibles, par des coutumes inconnues ; là où le soleil de plomb martelait le pavé et la chair. Je pensais que le voyage commençait au moment où je devais parler une autre langue pour nommer une nouvelle réalité ; lorsque je m'évertuais à me fondre dans un univers lointain dans l'espoir de n'être plus un étranger.

Je croyais que je devais d'abord voler de longues heures chargées de désirs et d'angoisse, dans l'obscurité, les yeux rivés sur les lumières scintillantes des villes vues d'en haut.

ooo



Christ Rédempteur, Rio de Janeiro, 2002, photo de René Ménard.

Pourtant, le voyage commence vraiment au moment où, abruti de fatigue et d'attente aveugle, je ferme les yeux un instant, le temps de me transformer pour pouvoir me réveiller ailleurs, et dans la peau d'un autre homme.

ooo

Le sentiment est toujours le même, encore aujourd'hui. Que ce soit à la vue du désert ceinturant La Paz en Basse-Californie ou des mornes gigantesques qui enserrant Rio de Janeiro, l'impression est foudroyante. Le coup frappe, car non seulement je franchis une frontière, au même moment certaines frontières s'abolissent. Le temps devient élastique, s'étirant au fil des heures et des envies, jusque tard dans la nuit. L'espace n'est plus le même — un seul coup d'œil à la voûte étoilée me le confirme d'emblée.

Je ne me reconnais plus — mieux, j'ai enfin une conscience aiguë de mon essence, de celui que je suis vraiment et que je voudrais toujours demeurer. Néanmoins, je ne suis pas le même homme à Barranquilla ou à Perpignan, Amsterdam ou Lisbonne ; je ne suis alors qu'une pâle réflexion en regard de celui que je deviens au Brésil.

Pourquoi ? Je l'ignore. Toutefois, je sais pertinemment que celui qui m'accueille à Rio ou à Recife, à Porto Alegre ou à Salvador est le type que je préfère, un être si loin et si proche de moi, celui que je rejoins dans ce « bref espace ».

Je deviens alors le terreau, l'incubateur, l'éponge : un voleur de grand chemin.

ooo

Peut alors débiter le pillage. Je vole, subtilise subtilement, arrache, dévore à belles dents. Je veux vivre à plus de cent pour

mieux me le rappeler, car je redoute la fin, quand je devrai redevenir l'homme souvent terne que je suis à Montréal.

ooo

Oswald de Andrade déclare : « Ne m'intéresse que ce qui n'est pas à moi¹ ». Et j'abonde en ce sens, car m'appropriier tous ces éléments divers constitue l'unique façon de conserver quelques traces mnésiques qui demeureront quand s'éteindra le voyage. Ce sont ces fantômes dansants que j'essaierai de fixer à gros traits sur les pages blanches ; ces souffles incandescents, feux follets de mon passage ; parfums et coloris ; désirs et dentelles.

ooo

Reformulons.

Le voyage est essentiel à mon travail créateur. Pour écrire, je dois aller au-devant de ce pirate — est-ce lui, l'écrivain ? —, venu au monde grâce à la rencontre de l'ailleurs. Je dois retrouver ce lieu où les frontières sont abolies, là où ni le temps ni l'espace n'ont d'importance, au moment précis où mon larcin germe, croît en moi et prend forme sous ma plume.

Peut-être est-ce cela le véritable voyage ? À moins que ce ne soit qu'un leurre ? Qu'importe... Au diable les visas et les formalités, je suis enfin libre. Je navigue à mon gré sur toutes les mers du monde, j'escalade le flanc des cordillères. Je prête la parole à mes fantômes ; je sculpte le Pain de sucre et le Corcovado ; j'aligne déserts et désirs ; j'assèche larmes et océans ; bref, je me noie dans mon propre voyage.

¹ Oswald de Andrade, *Anthropophagies*, Paris, Flammarion, 1982 [1928], p. 267.

Les mots et les idées que je couche sur la page n'obéissent à aucune règle : ce sont des anarchistes qui recréent à leur guise le temps et l'espace, juxtaposent les scènes dialogiques et narratives, cristallisent sur un même plan le vraisemblable et l'imaginaire, procèdent par déchronologie et anticipation — travestissement, réorganisation, mosaïque de souvenirs sans cesse renouvelée.

Ainsi, je crois percevoir le moteur de mon écriture, ce magma de sensations et d'odeurs d'où émerge le fond et la forme, acteurs souverains, inextricablement liés.

ooo

Je ne suis rien sans le voyage ; et le voyage n'existe plus sans ce brigand qu'il réveille en moi, et au contact duquel l'écriture s'inscrit dans le réel.

ooo

Je n'y peux rien ; je suis un pillard, un anthropophage.

ooo

Je me range du côté de Tournier, quand il affirme être « comme la pie voleuse. Je ramasse à droite et à gauche tout ce qui me plaît, pour l'entasser dans mon nid. Le problème, c'est de remuer toutes ces choses hétéroclites jusqu'à ce qu'il en sorte un livre² ».

² Jean-Louis de Rambures, *Comment travaillent les écrivains*, Paris, Flammarion, 1978, p.163.